

Pourquoi sommes-nous attirés par la guerre ?

Les textes publiés dans ces pages ont pour but d'alimenter le débat. Ils n'engagent que leurs auteurs qui n'appartiennent pas à la rédaction de "La Libre Belgique".

Pourquoi voulons-nous la poursuite d'une guerre par tous les moyens, plutôt que d'essayer de l'arrêter par des moyens diplomatiques ? Plus la guerre dure, plus le désir de négociation diminue, au lieu d'augmenter le désir d'un accord de paix. Certes, on répondra qu'on continue la guerre pour l'arrêter, pour arrêter la volonté de destruction de l'agresseur. Mais est-ce vraiment ce qui advient ?

Il est douloureux de voir com-

ment des dizaines de milliers de personnes tentent de survivre au terrible tremblement de terre en Turquie et en Syrie, et d'entendre, dans le même temps, des discours qui promeuvent l'utilisation d'armes ou valorisent la menace des armes nucléaires. Ce sont là deux images opposées : l'une de la vie (essayer de sauver le plus de vies possible sous les ruines – la vie est alors prioritaire), la seconde de la destruction (car les armes ne font que détruire). Ici aussi, des voix

prétendent que non, les armes sauvent aussi des vies. Ainsi soit-il. Leur but est pourtant bien de détruire d'autres vies ; la finalité des armes est la destruction. Le philosophe Günther Anders a d'ailleurs souligné le fait que l'industrie de l'armement provoque des guerres, plutôt que les guerres produisent des armes.

La simplicité l'emporte

Pourquoi sommes-nous convaincus que ce n'est que par la destruc-

tion que nous gagnerons ? Que seule la force musculaire nous apportera la victoire et l'humiliation de l'ennemi ? "Nous irons jusqu'au bout", tel est le slogan dominant. Jusqu'au bout de quoi ? De sacrifices humains, de haine, de vengeance, de violence, de cruauté ? Tout ce que nous critiquons chez l'ennemi, ne sommes-nous pas disposés à le mettre en œuvre ? Allons-nous nous armer jusqu'aux dents pour être le plus violent possible ?

En état de guerre, notre appétit





DR
Margareta Hanes

Docteure en philosophie politique
de la Vrije Universiteit Brussel

■ Pourquoi sommes-nous convaincus que ce n'est que par la destruction que nous gagnerons? Que seule la force musculaire nous apportera la victoire?

destructeur est continuellement stimulé. Le sacrifice est porté à un niveau élevé. Des milliers de soldats, des deux côtés, sont appelés à sacrifier leur vie, à vaincre leur peur de tuer, à semer la haine et la vengeance envers l'autre afin d'être motivés pour avancer. L'instinct primaire d'auto-préservation disparaît progressivement. L'autre devient une simple cible qu'il faut éliminer au plus vite. Et ce qui est plus triste, c'est que non seulement celui qui est devant nous, l'ennemi direct, doit être détruit, mais tout ce qui lui est associé. Dostoïevski devient soudainement un poutiniste, certains joueurs de tennis aussi. En sens contraire, tous les Ukrainiens sont nazis. C'est donc aussi vers eux que la haine doit être dirigée, tant la pensée bipolaire prévaut au cours d'une guerre. La complexité, la nuance doivent disparaître, un imaginaire de haine absolue se met en place et la simplicité – c'est-à-dire l'absolutisme – l'emporte.

Et le combat continue...

Aussi étrange que cette pensée puisse paraître, la guerre unit. Nous recherchons des alliés, nous convainquons le plus grand nombre de partager nos pensées de victoire, notre besoin de revanche, ou au contraire de cupidité. Dans son ouvrage, *Pourquoi la guerre?* (Albin Michel, 2023), le philosophe Frédéric Gros souligne qu'il y a trois raisons pour lesquelles on déclenche une guerre: la peur, la cupidité et la gloire. Dans le cadre de l'Ukraine, il semble que ce soit la gloire qui dicte la raison pour la-

quelle la guerre continue. Il est en effet peu probable que les Russes abandonnent les territoires occupés. Et l'Ukraine fera tout son possible pour reconquérir ses territoires perdus. Des deux côtés, toute perte est vécue comme un échec, comme le contraire de la gloire. Et comme la guerre unit, crée une communauté qui fait avancer ceux qui sont prêts à se sacrifier, le combat continue.

Bien que l'histoire nous ait montré que la guerre s'accompagne toujours de souffrances terribles, il est triste de voir certains parler de la poursuite de la guerre avec une passion et une intensité extraordinaires. Derrière des slogans tels que "Envoyons plus d'armes!", "Envoyons plus de soldats!", "Nous utiliserons des armes nucléaires!" il semble que l'objectif principal ne soit pas nécessairement la défense de son propre territoire, mais la destruction totale de l'autre. Kant a dit que tant que l'ennemi n'est pas considéré comme étant digne d'être un interlocuteur, aucun accord de paix n'est possible. Un tel accord nécessite en effet un minimum de confiance mutuelle, sinon la guerre devient une guerre d'extermination.

Enfin, nous devons nous demander ce que signifie réellement la guerre pour nous. Est-ce le développement de l'instinct de destruction, la culture d'un récit où l'autre est l'ennemi qu'il faut éliminer à tout prix? Ou plutôt le développement de l'instinct de protection de la vie humaine, de nos semblables? Cette question, seul chacun de nous peut y répondre.

Enfin, nous devons nous demander ce que signifie réellement la guerre pour nous. Est-ce le développement de l'instinct de destruction, la culture d'un récit où l'autre est l'ennemi qu'il faut éliminer à tout prix? Ou plutôt le développement de l'instinct de protection de la vie humaine, de nos semblables? Cette question, seul chacun de nous peut y répondre.

Günther Anders a souligné le fait que l'industrie de l'armement provoque des guerres, plutôt que les guerres produisent des armes.

CHRONIQUE

L'ami imaginaire...

■ Selon certains, Dieu ne serait qu'un ami imaginaire que s'inventent les croyants, incapables qu'ils sont de consentir à la solitude radicale de leur condition humaine. Ont-ils raison?



DR
Eric de Beukelaer
Chroniqueur ⁽¹⁾

Le regard du prêtre

J'entretiens de réguliers échanges avec des personnes se déclarant agnostiques ou athées. La démarche est habituelle dans une société pluraliste et il s'agit de la saisir comme une opportunité. Il est, en effet, toujours intéressant de discuter avec celles et ceux qui ne partagent pas nos convictions les plus profondes. Cela enrichit les points de vue et nuance les clichés projetés sur l'autre. Ces dernières années, il y a un argument qui revient souvent sur les lèvres de ceux qui rejettent la foi en Dieu. Au vu de sa récurrence, il semble donc avoir le vent en poupe dans les cénacles libres-penseurs. Cet argument se fonde sur la construction mentale de "l'ami imaginaire". Les parents et pédagogues connaissent ce phénomène que l'on rencontre chez nombre de jeunes enfants: ceux-ci se créent un ami invisible, leur tenant lieu de compagnon de vie et de jeu. Il s'agit d'une réaction naturelle et saine pour le petit, tout juste sorti du sentiment de fusion avec sa mère, pour lutter contre l'isolement et traverser les premières tensions du printemps de sa vie. Selon un certain nombre d'incroyants, la foi en Dieu ne serait que la continuation de ce procédé infantile chez des adultes, incapables de consentir à la solitude radicale de leur condition humaine. À la manière de saint Nicolas pour les petits, Dieu ne serait qu'un super-ami imaginaire, créé par un grand enfant immature qui se cherche de rassurantes chaînes. Le non-croyant serait, quant à lui, un humain lucide, car assumant sa condition humaine dans un univers né du hasard, sans avoir recours à la béquille mentale de la religion.

Un plaidoyer à double tranchant

Pareil discours est séduisant. Je puis même y adhérer partiellement, en reconnaissant que l'acte de foi religieux mobilise en nous des ressources mentales, souvent héritées de la petite enfance. Cependant, un tel plaidoyer est à double tranchant et son ar-

gumentation peut être renversée. En effet, il n'est pas inutile de se demander pourquoi le petit d'homme est poussé à s'imaginer un ami invisible... Autrement dit: pourquoi l'humain ne se sent-il pas fait pour la solitude radicale? Pourquoi avons-nous tellement besoin les uns des autres? Si dans le règne animal et végétal rien n'existe sans raison – de la feuille de chêne à la moustache du chat – pourquoi postuler que les désirs les plus profonds du cœur humain ne seraient qu'un leurre néfaste pour notre déploiement en tant que vivant?

En mettant entre parenthèses le souffle de l'Esprit et considérant donc les choses du seul point de vue psychologique, la question religieuse fait surtout appel au désir et à l'imaginaire. En chaque sceptique veille une petite voix aux accents désabusés, le pressant de ne pas se faire piéger par les sirènes de son imagination: "Ne te laisse donc pas prendre par ces marchands de merveilleux. Ce qu'ils te proposent est trop beau pour être vrai. La faiblesse humaine crée des mirages; sois lucide et dépasse la tromperie mielleuse de pareils fantasmes." En chaque croyant, par contre, murmure une voix candide l'invitant à s'ouvrir à l'émerveillement: "Fais donc le pas et écoute ce que ton cœur souhaite être la réalité. C'est beau et donc c'est vrai. Pourquoi ton humanité se fonderait-elle sur une duperie? Si tu ressens au plus profond de toi un besoin de croire en un Amour fondateur, n'est-ce pas le signe que c'est là que se trouve la clef ultime de la réalité?" Le croyant que je suis est convaincu que la recherche enfantine de "l'ami imaginaire" est l'inverse d'une fuite du réel. Elle est, bien au contraire, le premier signe à l'aube de nos vies, de l'humaine quête de la source de tout être, que les croyants appellent "Dieu". Comme l'écrivait saint Augustin (353-430) au début de sa célèbre autobiographie: "*Tu nous as fait pour toi, Seigneur, et notre cœur est sans repos, tant qu'il ne demeure en toi*" (*Confessions* I, 1).

→ (1) <https://ericdebeukelaer.be/>